DU RÉGIME,

N° 148.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 4 août 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR ARISTIDE GINDRE, de Chilly,

Département du Jura,

Optimum verò medicamentum est, opportunè cibus datus. CELSE, *lib.* 3, *cap.* 4.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine de Paris, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN, *Examinateur.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON, *Président.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / LAËNNEC. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN, *Suppléant.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Maisonnabe.
Breschet.	Moreau.
Capuron.	Murat.
Chomel.	Parent du Chatelet, *Examinateur.*
Cloquet aîné.	Pavet de Courteille, *Examinateur.*
Coutanceau.	Ratheau.
De Lens.	Richard.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Ségalas.
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec, *Suppléant.*	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Recevez ce faible tribut, que je dois à la tendre sollicitude avec laquelle vous n'avez cessé de veiller à mon éducation ; mon bonheur ne sera parfait qu'autant que je pourrai contribuer au vôtre, en vous donnant constamment des preuves de mon profond respect et de mon attachement.

A MON CHER BEAU-PÈRE,

MONSIEUR MALHERBE,

Ex-Commissaire des guerres, et ancien Maître-d'hôtel de la Reine.

Silentium facundius verbis.

A. GINDRE.

PRÉFACE.

Étant, depuis neuf mois, sous l'influence d'une bronchite, d'abord aiguë, puis chronique, dont je ne suis pas encore entièrement rétabli, mon choix pour ma thèse fut d'abord cette maladie; mais un candidat de ma connaissance, en ayant publié une sur ce sujet il y a quelques mois, je me suis cru obligé de l'abandonner, parce que sa manière de voir sur cette maladie ne diffère pas de la mienne.

Si j'ai choisi le régime pour sujet de ma thèse, c'est parce que je crois lui devoir, en grande partie, ma guérison. C'est aussi, par cette raison, que j'ai voulu tâcher de prouver son utilité dans diverses circonstances, et les accidens que peuvent occasionner ses excès. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir, que ce sujet était beaucoup trop long pour pouvoir être traité complètement et d'une manière convenable dans les limites ordinaires d'une thèse. Aussi suis-je obligé de passer sous silence un grand nombre de choses qui font partie du régime, et de me restreindre à ne parler que de celles que j'ai pensé être les plus essentielles. En effet, pour traiter complètement mon sujet, il faudrait que je parlasse des différences du régime, d'après l'âge, le sexe, les tempéramens, les professions, il faudrait aussi que je traitasse des différentes es-

pèces d'alimens : ce qui m'aurait nécessairement entraîné beaucoup trop loin, et aurait exigé un ouvrage plus étendu que ne l'est ordinairemdnt une thèse inaugurale.

Ce sujet est d'ailleurs d'autant plus au-dessus de mes forces, qu'étant à la diète depuis plusieurs mois, je suis extrêmement faible, qu'il m'est défendu de travailler assidument et que tous les médecins instruits que j'ai eu l'honneur de consulter sur ma maladie, s'étant accordés à me dire que ce n'est qu'en respirant l'air natal le plus tôt possible, que je pourrai rétablir ma santé et recouvrer mes forces, je ne puis prendre que très-peu de temps à faire ma thèse. De plus, étant obligé, pour ma santé, d'être à la campagne jusqu'à mon départ, je ne puis jouir du précieux avantage qu'offre, en pareille circonstance, la bibliothèque de l'école de médecine ; ce qui fait que je manque d'un très-grand nombre d'auteurs nécessaires pour m'aider à traiter mon sujet. C'est d'après d'aussi fortes raisons que j'ose me permettre de réclamer l'indulgence de MM. mes professeurs, et des personnes qui me feront l'honneur de me lire.

DU RÉGIME.

INTRODUCTION.

Aussitôt que l'homme a cherché à guérir ou à soulager son semblable, il a dû nécessairement s'apercevoir que certains malades avaient du dégoût pour les alimens, et désiraient au contraire ardemment certaines boissons. Ce sont sans doute ces premières observations qui firent prescrire la diète naturellement désirée par ces malades. Ensuite on dut bientôt observer aussi que d'autres malades n'ayant pas le même dégoût pour les alimens, et continuant de manger comme à leur ordinaire, leurs maladies, loin de diminuer, s'aggravaient souvent par cet excès dans le régime. De là naquit sans doute la connaissance de l'avantage de la diète dans la plupart des maladies. Diète dont les médecins français se servent actuellement avec tant de succès, parce qu'ils l'emploient avec discernement.

Il paraît donc naturel de penser que l'avantage du régime a été reconnu dans les temps les plus anciens, et que l'on s'est occupé de ce précieux moyen de guérison à la naissance même de la médecine.

Les auteurs les plus anciens qui ont écrit sur l'art de guérir, se sont très-bien aperçus de l'avantage du régime. *Salomon* n'a-t-il point dit : *Plures occidit gula quam gladius.* Hippocrate, avec sa sagacité ordinaire, ne dit-il pas aussi (Hipp. de morb.) : *si homo parùm edit et parùm bibit nullum morbum hoc inducit.* Cet auteur immortel, dans plusieurs de ses aphorismes que je rapporterai à la fin de ma thèse, nous

apprend encore combien il avait apprécié la nécessité du régime dans le traitement des maladies.

Les fastes de la médecine renferment une foule d'observations qui signalent les vertus curatives des matières alimentaires. La Grèce avait des praticiens, qui, dans le traitement des maladies, prenaient tous leurs médicamens dans les substances qui servent à nourrir le corps.

Galien (*de attenuante victûs ratione*) rapporte avoir vu un grand nombre de maladies céder à la diète atténuante.

Baglivi (*per opportunum ciborum genus*) dit que des personnes tourmentées par des inflammations chroniques, se trouvent soulagées pendant le carême ; mais qu'elles se plaignent de nouveau, lorsqu'après Pâques elles se remettent à l'usage de la viande.

L'on n'en finirait pas, si l'on voulait citer tous les auteurs anciens qui ont écrit sur le régime ; je m'en tiens à ce petit nombre, parce que je regarde comme inutile à mon sujet d'en citer d'avantage, mon intention n'ayant été que de prouver ici que l'on s'est occupé des précieux avantages du régime dans les temps les plus reculés.

Il est bien pénible de penser que dans le dix-septième siècle, des personnes s'occupant de l'art de guérir (d'ailleurs avec de bonnes intentions à ce que je pense), aient écrit contre les avantages qu'offre un régime modéré, et cherché à prouver que pour jouir constamment d'une bonne santé, il fallait au moins s'enivrer deux fois par mois. Cette pensée est d'autant plus pénible, que l'on s'est permis d'introduire dans la société cette funeste et dégoûtante erreur, comme provenant des écrits immortels du père de la médecine.

C'est avec bien du plaisir que l'on pense qu'au point où en est l'instruction, nous n'avons plus à redouter de semblables bévues. En effet, si quelques auteurs se permettaient d'avancer de telles erreurs actuellement, ils seraient bientôt jugés, et placés au rang qu'ils mériteraient d'occuper.

Division de ma thèse.

La division de ma thèse me paraît toute naturelle : c'est d'ailleurs celle qu'ont choisie la plupart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Je la diviserai donc en trois parties. Dans la première, je m'occuperai du régime en état de santé, et des accidens que peut occasionner l'intempérance. Cette première partie sera plutôt philosophique que médicale. Les deux autres, que je considère comme composant plus particulièrement ma thèse, parce qu'elles s'occupent plus spécialement de l'art de guérir, traiteront, 1.° du régime dans les maladies aiguës, et 2.° enfin du régime dans les maladies chroniques.

PREMIÈRE PARTIE.

Du régime en état de santé et du danger de l'intempérance.

Si de tous les animaux qui existent dans la nature, l'homme est celui qui parcourt le moins régulièrement sa vie, et est le plus sujet à l'atteinte des maladies ; cela provient sans doute des excès en tout genre auxquels il se livre, plutôt que de son organisation particulière : en outre les autres animaux n'étant pas doués de la raison, la recherche des choses nécessaires à leur existence, et la précaution de fuir le danger qui peut les menacer, composent tout le travail de leur cerveau ; tandis que l'homme étant doué au plus haut point de la faculté de penser, et étant, sans cesse, en rapport avec la société, au milieu de

laquelle il se trouve placé, son cerveau travaille continuellement, et par conséquent son moral doit influer beaucoup sur son physique. Ces raisons paraissent suffisantes pour prouver la grande différence qui existe dans la manière d'être des animaux non doués de la raison, et celle de l'homme. Mais celui-ci voudrait-il, pour la jouissance d'une vie plus longue et exempte d'infirmités, renoncer aux immenses avantages que lui offre la société?

Il est certain qu'un grand nombre d'hommes ayant reçu de la nature le précieux don d'une santé parfaite, méconnaissent assez leurs propres intérêts, pour travailler sans cesse à la détruire, et s'attirer une vieillesse prématurée, toujours accompagnée d'infirmités et de douleurs. Ces malheureux ne s'aperçoivent que trop tard, qu'ils ont creusé eux-mêmes leur tombeau, et qu'ils y descendent à un âge où, sans leurs excès, ils auraient pu jouir encore long-temps de la vie et de tous ses avantages.

L'homme ne sera-t-il donc jamais assez raisonnable, pour se persuader qu'il a reçu de la nature des sens pour en user et non pour en abuser, que c'est surtout ici qu'elle a placé la santé à côté de l'usage, et la maladie à côté de l'abus? Il faut espérer que les progrés que fait chaque jour l'instruction, ne contribueront pas peu à détruire ces funestes excès, et à diminuer par conséquent un grand nombre de maladies, qu'ils occasionnent à l'homme assez peu réfléchi pour s'y livrer.

Si une personne jouit d'une santé parfaite, et qu'elle veuille conserver ce précieux trésor, sa vie doit être sobre; il faut qu'elle ne se permette que la quantité d'alimens et de boissons nécessaires à la réparation de ses pertes journalières. Cette quantité d'alimens doit donc toujours être en rapport avec l'exercice qu'elle prendra; d'ailleurs, son estomac doit lui servir de boussole, et lorsque son appétit sera satisfait, elle ne doit plus manger. L'homme qui serait assez sage pour se conformer à ce précepte, et qui aurait été assez heureux pour recevoir de la nature une bonne constitution, pourrait sûrement sans infirmité parvenir à un âge très-avancé.

Il ne suffit pas, pour conserver la santé, de ne prendre qu'une quan-

tité d'alimens et de boissons nécessaire à l'entretien de la vie, il faut encore prêter une grande attention à leurs qualités nutritives et irritantes ; des alimens trop stimulans, pris en petite quantité, peuvent occasionner une inflammation de l'estomac. Ces accidens sont ordinairement produits par les assaisonnemens incendiaires dont nous faisons usage dans nos cuisines ; heureusement, que plusieurs qui jouissent, à un haut degré de propriétés irritantes, nuisibles à la santé, et dont l'on faisait un grand usage autrefois, en sont exclus de nos jours. Il serait à désirer que l'on en retranchât encore plusieurs, ou du moins qu'on ne les employât qu'avec beaucoup de moderation. Il suffit, par exemple, de mettre une petite quantite de poivre dans la bouche, pour s'apercevoir de suite combien cette substance est stimulante et avec quelle violence elle agit. L'on devrait aussi se ménager beaucoup sur l'usage de la moutarde; car, si l'on en mange une grande quantité, n'est-ce pas se mettre un véritable sinapisme sur l'estomac? J'ai déjà observé que les limites d'une thèse ne me permettaient pas de parler de la propriété des alimens : si j'ai dit ces deux mots sur cet article, c'est seulement dans l'intention de prévenir qu'il faut y prêter une grande attention, et qu'il est nécessaire de recourir à la lecture des auteurs qui en ont traité d'une manière spéciale.

Si l'homme mange beaucoup plus qu'il n'est nécessaire pour la réparation de ses pertes ; deux résultats, tous deux nuisibles à sa santé en sont la suite. L'estomac est-il assez fort (1) pour digérer la grande quantité d'alimens qui lui est confiée, et se l'assimiler, si la personne prend peu d'exercices, les pertes n'étant plus en rapport avec les réparations, il en résulte un embonpoint excessif, qui gêne toutes les fonctions et nuit par conséquent à sa santé (2).

---

(1) J'entends par estomac fort, celui qui, étant doué de peu de sensibilité, est peu irritable, et peut supporter et s'assimiler une grande quantité d'alimens sans s'enflammer. L'estomac faible, au contraire, est celui qui, étant sensible, ne peut recevoir et s'assimiler qu'une petite quantité d'alimens, sans encourir le danger de s'enflammer.

(2) Cet état d'obésité est très-défavorable pour la résolution des maladies ; car

L'estomac est-il faible ; n'a-t-il pas la force de digérer la quantité d'alimens qui lui est confiée et de se l'assimiler? Ces personnes au lieu de prendre un embonpoint excessif comme les précédentes, restent maigres ; les alimens sont rejetés au-dehors étant mal digérés. De là, l'augmentation du nombre et de la quantité des selles. L'estomac sans cesse fatigué par la surcharge d'alimens qu'il ne peut digérer, et qui l'obligent à travailler sans cesse, s'échauffe, s'enflamme à la longue ; et ces personnes meurent ordinairement d'inflammation chronique de l'estomac, si elles n'ont assez de prudence pour retrancher une grande partie de leurs alimens, et de se nourrir de substances non irritantes et d'une digestion facile.

Il doit exister une grande différence entre le régime de l'homme qui a été assez heureux pour recevoir de la nature une forte santé, et celui qui n'en possède qu'une naturellement faible. En effet, s'il est permis au premier, à cause de sa bonne constitution, de ne pas s'assujétir à un régime strict et régulier ; le second doit en choisir un convenable à sa santé, et ne jamais s'en écarter pendant qu'elle sera languissante. Ce n'est que par cette persévérance dans un régime approprié, qu'il doit espérer de prolonger sa faible existence. Il peut même arriver souvent que par sa constance à suivre ce sage précepte, il obtienne, au bout d'un temps plus ou moins long, pour récompense de ses privations, une santé parfaite; mais qu'il n'oublie jamais, que le moindre excès peut lui être promptement funeste (1).

---

alors « l'absorption interstitielle est faible et languissante : aussi les plegmasies se terminent-elles rarement par résolution. En effet, la diète a peu de prise ; la graisse, accumulée dans le tissu cellulaire, supplée aux alimens que l'individu ne prend pas, et nuit à l'activité de l'absorption. Aussi n'est-il pas rare de voir succomber presque tous les vieillards fort gras, qui ont le malheur d'être atteints d'une phlegmasie thoracique ou abdominale. Il est encore un accident fort commun parmi ces malades ; c'est la gangrène par compression. » (*Rostan*, Dict. de méd.)

(1) Louis Cornaro était un noble Vénitien qui, après avoir vécu jusqu'à l'âge de quarante ans sans prendre soin de sa santé, se trouvant alors accablé d'infir-

Si l'on fait attention à la difference qui existe dans les alimens que la nature a soin d'offrir à l'homme d'après les différens climats, connaissant sa sage prévoyance qui ne compte jamais d'erreurs, peut-on douter qu'elle ne lui indique par là, que son régime doit varier d'après les différens pays qu'il habite, et qu'il doit composer en grande partie sa nourriture, des précieux dons que lui offre chaque jour devant ses pas cette prévoyante nature? En effet, ayant multiplié dans les pays chauds les fruits acides, tels que les citrons, les oranges, le tamarin, etc., ne prouve-t-elle pas, par cette sage précaution, qu'elle a prévu que les habitans de ces contrées avaient besoin, pour leur santé, de faire usage de ces fruits rafraîchissans, pour modérer la circulation qui, chez eux, doit nécessairement être augmentée par la température élevée sous l'influence de laquelle ils vivent? Il serait bien impossible que les habitans de ces pays chauds puissent se nourrir impunément de poissons commençant à se putréfier, ou d'autres alimens irritans qui composent toute la nourriture des populations glacées des contrées septentrionales, dont les estomacs peu sensibles, sentent à peine l'action de substances qui pourraient nous tuer promptement.

L'homme peut toujours, même avec avantage pour sa santé, manger des fruits que lui offre la nature dans chaque saison, pourvu cependant qu'il évite ceux qui sont reconnus nuisibles et qui heureusement sont en

---

mités, prit la résolution de réformer entièrement son régime, et vécut dès-lors avec la plus grande sobriété; ce qui lui réussit si bien, qu'il recouvra complètement toutes ses facultés, et devint plus que centenaire. Il mourut sans agonie à Padoue, le 26 avril 1566. Sa femme, qui était à peu près du même âge que lui, et qui avait dû suivre le même régime, mourut de la même manière peu de temps après. Cornaro a publié quatre ouvrages sur la tempérance. Il avait quatre-vingt-trois ans lorsqu'il fit paraître le premier, et quatre-vingt-quinze quand il publia le dernier, qui est une lettre adressée à Barbaro, patriarche d'Aquilée, dans laquelle il décrit, avec beaucoup de chaleur, de sentiment et de naïveté, le bonheur dont il jouissait encore à cet âge. (*Rostan*, ouvrage cité, et *Sainclair*, traduction d'Odier.)

petit nombre ; mais il doit faire attention de ne pas se permettre de devancer la nature, en mangeant le fruit avant qu'il ne soit parfaitement mûr ; car celui qui est le plus sain dans cet état, est très-souvent de difficile digestion lorsqu'il n'est pas en maturité, et peut occasionner l'inflammation de la membrane gastro-intestinale, par son âcreté, surtout si l'on en mange une certaine quantité pendant quelque temps. La nature dont la sage prévoyance doit toujours nous frapper d'admiration, n'a même pas voulu, crainte de nuire à la santé de l'homme, qu'il eût à combattre contre sa gourmandise : c'est certainement pour cette raison, qu'elle a eu soin de faire en sorte, que les fruits, avant leur maturité, soient non-seulement peu agréables au goût, mais même désagréables. Celui qui, par cupidité, veut l'avancer pour satisfaire prématurément le goût du riche gastronome, toujours si impatient de varier ses alimens pour tâcher d'éprouver de nouvelles jouissances, ne le peut : tous les moyens qu'il emploie sont sans succès ; aussi n'obtient-il toujours qu'un fruit mûr en apparence, n'ayant ni goût, ni parfum, presque toujours nuisible à la santé, et n'offrant aucune des précieuses qualités que possède celui qui arrive naturellement à sa maturité.

Il est d'usage actuellement, lorsque l'on jouit de la santé, de ne faire que deux repas par jour ; le premier quelques heures après le lever, et l'autre sur le soir ; mais il faut avoir soin que celui-ci ne soit pas trop près du coucher, parce que si la digestion n'a pas encore eu le temps de se terminer, il pourrait nuire à certaines personnes. Cependant l'homme qui habite la campagne et prend beaucoup d'exercice, peut s'en permettre trois et même quatre. C'est ainsi qu'en agissent chez moi les campagnards qui cultivent la terre, et malgré qu'ils se couchent presque immédiatement après le repas du soir, ils ne s'en trouvent jamais incommodés.

La plupart des personnes pensent, je crois, avec raison, qu'il est avantageux que les repas se fassent toujours à la même heure, parce que l'estomac s'habitue, en quelque sorte, à digérer à la même époque. Cela me paraît d'autant plus vrai, que je connais plusieurs personnes

qui ayant poussé, depuis plusieurs années, cette habitude jusqu'à la minutie, éprouvent toujours le besoin de manger à l'heure fixe de leur repas; et, s'il arrive qu'elles ne puissent se satisfaire de suite, peu de temps après, elles ne ressentent plus d'appétit, et sont mêmes incommodées si elles ne peuvent manger exactement à leurs heures habituees. C'est pour éviter cet inconvénient, que l'on pourrait éprouver souvent lorsque l'on est livré à la société, que, sans prétendre méconnaître l'avantage qu'il y a à prendre ses repas à heures fixes, je désirerais que l'on ne fût pas trop strict à observer cette heure aussi exactement. Je pense, d'ailleurs, que l'homme qui, sans observer cet usage, ne mangerait que quand il aurait besoin et pas plus que ne désirerait estomac, ne nuirait nullement à sa santé.

Pour que l'homme jouisse d'une bonne santé, il faut que toutes ses fonctions soient dans un rapport exact, que les réparations soient en raison directes des pertes, et que la sensibilité d'aucun organe ne prédomine sur celle d'un autre. Celui qui serait assez heureux pour posséder ce précieux équilibre dans ses organes, jouirait pendant long-temps d'une santé parfaite, s'il était assez sage pour ne donner dans aucun excès; mais malheureusement il n'en est pas toujours ainsi : il est rare que la personne qui n'a jamais été malade connaisse le prix de la santé; c'est par cette raison qu'elle néglige les choses les plus nécessaires à sa conservation, travaille même souvent à la détruire, et ne s'aperçoit malheureusement que trop tard du tresor qu'elle a perdu.

L'intempérance est un des plus puissans moyens que l'homme emploie souvent pour détruire sa santé, en s'attirant un grand nombre d'infirmités. Je considère les excès dans le régime, comme étant d'autant plus dangereux, qu'ils ne peuvent toujours qu'augmenter; en effet, la raison en est toute naturelle : lorsqu'un sens est trop fortement et trop souvent stimulé; sa sensibilité s'emousse, il la perd en grande partie; et par conséquent, si l'on veut toujours jouir du plaisir que procure ce sens, on est obligé d'augmenter la force des stimulans propres à le faire entrer en action. Aussi tel homme qui, dans le principe, trouvait l'eau-de-vie extrêmement forte, peut, par l'intempérance

prolongée, trouver à peine une légère saveur aux spiritueux les plus plus violens (1). Il en est de même pour les mets, que pour les boissons et les substances simples et saines qui, dans le principe, flattant agréablement son palais, n'ont bientôt plus pour lui aucune saveur ; c'est pour lors qu'il faut remplacer cette bonne et saine nourriture, par les stimulans les plus violens. Il faut donc, à cet effet, parcourir les quatre parties du monde, et fouiller les trois règnes de la nature pour tâcher, afin de satisfaire le palais insensible du gastronome, d'en rapporter les substances les plus irritantes et les plus incendiaires.

Une autre raison, non moins forte, vient encore augmenter le danger de l'intempérance ; c'est que ses effets sont ordinairement lents, et les accidens qu'elle occasionne très-longs à se manifester, ce qui fait que l'homme qui a cette funeste habitude, ne s'aperçoit souvent des terribles affections qu'elle a entraînées à sa suite, que lorsqu'il est trop tard pour pouvoir y remédier.

M. *Muret* ayant eu la curiosité d'examiner, dans les registres mortuaires de la Suisse, combien de morts pouvaient être imputés à l'ivrognerie, en trouva le nombre si grand, qu'il estimait qu'elle tuait plus de monde que toutes les maladies. Il faut ajouter que les registres mortuaires de la Suisse sont beaucoup mieux tenus que les nôtres. Ici un médecin, qui n'a pas vu le malade, atteste qu'il est mort de telle affection, ce qui n'est presque jamais vrai ; en Suisse, c'est le médecin qui a soigné le malade, qui donne lui-même les renseignemens. Ainsi la réflexion de M. *Muret* acquiert beaucoup de poids; et des gens ont osé faire l'éloge de ce vice ! (*Rostan*, Hyg., t. 1.^{er}, pag. 330.)

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'on a vu chez plusieurs individus, des désorganisations d'intestins, produites par une inflammation

---

(1) **Il existe un malheureux Allemand dans la ville que j'habite, qui ne trouve plus aucune saveur à l'eau-de-vie la plus forte, et qui ne peut jouir du sens du goût, qu'en mêlant une demi-once de poivre dans un verre de cette liqueur. Cet individu ne se nourrit, pour ainsi dire, que de harengs secs à moitié putréfiés.**

lente, qui étaient vraiment étonnantes, et le malade n'éprouver des symptômes réellement en rapport avec cette terrible maladie, que peu de temps avant la mort.

M. G....., demeurant à Passy, éprouvait, depuis deux ans, à peu près tous les deux mois, de très-légères coliques, qui ne l'empêchèrent jamais de vaquer à ses affaires et ne l'obligèrent nullement à changer son genre de vie; aussi, il n'y prit aucune attention, et ne réclama pas les secours de l'art, parce que cette affection lui parut trop peu de chose pour l'exiger. Au bout de cet espace de temps, ses coliques devinrent extrêmement violentes, les douleurs étaient très-fortes, et des vomissemens abondans de matières noirâtres se manifestèrent; enfin, malgré tous les secours de l'art, le malade mourut au bout de cinq à six jours. A l'ouverture du cadavre, l'on trouva le duodenum, ayant à plusieurs endroits, un quart de pouce d'épaisseur et presqu'entièrement désorganisé; de plus, la membrane muqueuse des autres intestins offrait un très-grand nombre d'ulcérations, et il paraissait réellement surprenant, que cette personne ait pu vivre si long-temps avec de pareilles désorganisations sans éprouver de fortes douleurs.

L'intempérance peut conduire à tous les vices, tandis que de la sobriété résultent toutes les vertus (1). Le régime influe donc d'une manière remarquable sur le moral de l'homme. Les peuples sobres, qui ne vivent que de substances douces, peu stimulantes, sont ordinairement vertueux, hospitaliers, doux, sociables, et font faire de grands progrès aux sciences; tandis que ceux qui ne vivent que de substances très-animalisées, excitantes, stimulantes, se font remarquer par le

(1) Il ne s'agit que de lire l'histoire de l'ancienne Rome, pour être persuadé de cette vérité. Tant que ce peuple fut pauvre et sobre, il fut vertueux, triomphant, florissant, et fournit les plus grands hommes; mais bientôt leur commerce florissant, ainsi que leurs victoires, les ayant comblés de richesses, le luxe et surtout l'intempérance s'emparèrent d'eux; dès-lors tous les vices remplacèrent les vertus, les grands hommes disparurent, et ce peuple, qui dictait des lois à toutes les nations et faisait leur admiration, ne tarda pas à tomber dans l'abrutissement et l'esclavage.

contraire : ils sont durs, peu hospitaliers, et peu sociables. Si ce genre de nourriture est poussé au plus haut point, ils peuvent même devenir barbares et féroces : les sauvages nous en offrent un exemple.

Il existe un tel rapport entre le cerveau et l'estomac, que ces deux organes ne peuvent travailler fortement en même temps, sans que le travail de l'un ne nuise à la fonction de l'autre. Chacun sait que les études faites immédiatement après le repas, retardent la digestion, et que lorsque l'estomac est surchargé, il est impossible de travailler avec fruit. Si cet état de surcharge est pour ainsi dire continuel, il finit même par diminuer beaucoup les facultés intellectuelles, et par hébêter l'homme qui se livre à cet excès. En effet, vit-on jamais le génie sortir de la tête d'un gastronome ? Il est à observer que la plupart des grands hommes se sont fait remarquer par leur sobriété.

De ce que le cerveau et l'estomac ne peuvent être fortement occupés ensemble, sans que l'un ne travaille aux dépens de l'autre, il en résulte que les personnes chez qui le cerveau est presque toujours en repos, tandis que l'estomac est pour ainsi dire dans un travail continuel, acquièrent souvent la faculté de pouvoir digérer impunément une quantité énorme d'alimens. Ne voit-on pas l'habitant des campagnes, qui cultive la terre, chez qui le cerveau n'est pour ainsi dire jamais fortement occupé, être à même de digérer quatre fois plus d'alimens qu'il n'en faudrait sans doute pour nuire à la santé d'un homme de lettres? Il est vrai qu'il existe encore une autre raison : c'est que le premier a à réparer des pertes beaucoup plus considérables que le second. Chacun sait d'ailleurs que lorsqu'une de nos parties est plus exercée que les autres, pourvu que cet exercice ne soit pas poussé à l'excès, la circulation et la vie étant attirées dans cette partie, elle acquiert, aux dépens des autres, une force remarquable. La différence qui existe entre la grosseur et la force du bras que le maître d'armes et le serrurier exercent, avec celui qui reste en repos, ne prouve-t-elle pas cette vérité ?

L'intempérance est plus dangereuse pour le malheureux qui habite les grandes villes, où les boissons spiritueuses sont rares (comme Pa-

ris, par exemple), que pour celui qui vit dans un pays où elles sont abondantes ; parce qu'ici le prix en étant peu élevé elles sont toujours naturelles, tandis que, la cupidité du gain l'emportant même sur l'intérêt que l'homme devrait porter à la santé de son semblable, le premier, avec ses trop faibles moyens pécuniaires, ne peut qu'obtenir une boisson falsifiée, toujours beaucoup plus nuisible à sa santé que celle qui est naturelle.

L'on voit avec plaisir que la police se sert avec avantage des progrès que la chimie fait chaque jour, et qu'elle a déjà empêché un grand nombre de falsifications. Espérons que les personnes chargées de ce soin, sentant les services qu'elles peuvent rendre à la société, en redoublant de zèle, parviendront enfin à réprimer entièrement ces abus.

L'intempérance est encore plus funeste pour le pauvre que pour le riche ; car outre que ses faibles moyens ne lui permettent pas de pouvoir obtenir les boissons aussi naturelles que celui-ci, pour satisfaire sa terrible habitude il est obligé de tout sacrifier; les choses les plus nécessaires à sa santé sont négligées, et souvent ce malheureux ne conserve pas même des vêtemens pour se garantir de l'intempérie des saisons.

Lorsque l'estomac est dans un état de vacuité, il est beaucoup plus impressionable, et peut par conséquent être bien plus facilement affecté par les substances avec lesquelles on le met en contact. Aussi est-il beaucoup plus dangereux d'abuser de liqueurs spiritueuses à jeun et sans manger, qu'après où pendant le repas.

Je dois parler ici de cet état qu'un grand nombre d'auteurs ont dépeint avec tant de force, de cet état où l'homme se méprise assez pour se mettre au-dessous des êtres les plus abjects, et même des animaux les plus brutes, puisque non-seulement il perd par-là son plus bel attribut, celui qui le met au-dessus de tous les êtres vivans, mais encore jusqu'à la faculté de se mouvoir. L'homme, dans cet état déplorable, peut commettre les choses les plus dégoûtantes et les plus répugnantes à la société ; aussi en est-il soigneusement rejeté. Non-seulement l'ivresse présente au moral le tableau le plus hideux, mais

ses résultats éloignés sont des plus déplorables ; et malheur à l'homme qui se livre à cette dégoutante habitude ! Un grand nombre de maladies peuvent l'affaiblir : l'apoplexie, les maladies organiques du cœur, les inflammations chroniques de l'estomac, l'aliénation, en un mot toutes les affections que l'intempérance portée au plus haut point peut entraîner à sa suite, peuvent l'atteindre ; et ce n'est souvent qu'au milieu des douleurs les plus amères que ce malheureux gémit, mais trop tard, de s'être attiré, par sa propre faute, la maladie cruelle qui l'entraîne au tombeau, vers lequel il s'est acheminé avec tant d'empressement. Si la morale ne peut suffire pour retirer ces malheureux de leur dégoûtante habitude, que du moins la crainte des douleurs et de la mort viennent corriger cette funeste passion. On voit avec plaisir que les progrès de la civilisation ont produit, relativement à l'ivresse, une manière de voir bien favorable pour corriger de cet horrible défaut. Autrefois l'on se faisait pour ainsi dire un honneur de s'enivrer dans les banquets où l'on était convié, et des personnes, qui avaient reçu une certaine éducation, ne rougissaient pas de se montrer en public dans cet état dégoûtant. Les mœurs, de nos jours repoussant et méprisant à juste titre cette habitude répugnante, elle ne se rencontre plus que dans la plus basse classe de la société.

Comme mon intention n'a jamais été que de tâcher de réprimer l'intempérance, et de ne parler que contre les excès dans le régime, je suis loin de chercher à diminuer les jouissances que l'homme peut se procurer par le sens du goût, et les plaisirs de la table ; aussi je ne prétends pas blâmer ces repas d'amis et de parens, où la simplicité et le peu de variétés dans les mets et les boissons, n'excitent pas à l'intempérance, et où une gaîté franche et amicale, si favorable à l'accomplissement de la digestion, ne manque jamais de régner ; mais je désirerais ardemment voir disparaître ces banquets somptueux où le riche, par un orgueil et un amour-propre mal placés, étale aux yeux des conviés une variété étonnante de mets et de boissons, qui ne sont propres qu'à exciter l'intempérance ; car l'homme passe facile-

ment de la jouissance à l'abus, lorsque l'on emploie les plus puissans moyens pour le faire succomber à son penchant; bientôt il fait un coupable emploi du plaisir attaché à la satisfaction du besoin, et, oubliant à chaque instant le but pour ne songer qu'aux moyens, il ne s'occupe que du désir de multiplier les jouissances. Bientôt on substitue le caprice au sentiment, et, dans un pareil état de vertige, on va jusqu'à prendre le cri de la douleur pour l'expression de la faim. De là naissent l'intempérance et tous ses fléaux. N'est-on donc pas tenté, d'après cela, de répéter ce qu'a dit M. *Richerand :* « Que le premier cuisinier fut le premier assassin. »

Ce que M. *Pinel* a dit des habitans des Pyrénées, s'observe aussi chez les habitans de mon département, qui, à cause du peu de ressources qu'offre leur pays, se partagent en deux classes; l'une compose les rouliers, qui couvrent nos routes; et l'autre reste dans le pays pour le cultiver, et soigner le bétail. Les premiers étant sans cesse logés dans les auberges où les liqueurs spiritueuses ne leur manquent pas, et, de plus, soumis à l'intempérie des saisons, sont obligés d'abuser de ces boissons pour supporter leur fatigue; aussi est-il extrêmement rare d'en voir parvenir à un âge avancé, tandis que ceux qui restent dans leur pays, où les liqueurs spiritueuses ne sont pas même connues, et qui se nourrissent en grande partie de fromages, de laitage, et de légumes, ne meurent ordinairement qu'à un âge très-avancé. J'ajouterai, à l'appui de ce que je viens de dire, qu'aussi par raison d'économie, ils vivent ordinairement cinq à six familles ensemble, ce qui forme des ménages assez considérables. Dans ces sociétés, il n'y a qu'un seul maître : c'est le plus âgé. Eh bien! il n'est pas rare dans ces communautés, de voir des vieillards de quatre-vingts ans ne pas encore jouir de la maîtrise.

Je termine ici ce que j'avais à dire sur l'intempérance; mon intention a été de prévenir combien cette funeste habitude est nuisible à la santé de l'homme; je sais qu'elle n'est nullement remplie, et que mes idées sont mille fois au-dessous de mon intention. Il y a encore une

multitude de choses à dire sur cet article ; mais quand même je pourrais les décrire d'une manière louable, ce n'est pas en les plaçant dans une thèse ordinairement si peu répandue, que l'on peut espérer d'éclairer le public, et de le délivrer des abus auxquels il se livre, le plus souvent parce qu'il en ignore le danger; mais je verrais avec un plaisir infini nos médecins distingués remplir cette louable tâche, qui me paraît si utile à l'intérêt de la société.

Si la trop grande quantité d'alimens, et leurs propriétés trop irritantes peuvent nuire à la santé de l'homme, la privation de la quantité nécessaire à l'entretien de la vie, ou leur mauvaise qualité l'altèrent aussi nécessairement, et peuvent lui occasionner de même des maladies organiques, telles que l'inflammation de l'estomac, le scorbut, le carreau aux enfans, et la plupart des affections toniques. Aussi est-il bien déplorable de voir, à côté de l'opulence, le malheureux manquer des choses les plus nécessaires à l'entretien de la vie, et n'en obtenir souvent aucun secours. Heureusement que les personnes charitables, et les belles institutions que la sage prévoyance du gouvernement a formées dans l'intention de soulager cette classe malheureuse, en diminuent le nombre chaque jour. Le vieillard, qui ne peut plus travailler, ou celui qui est malade, trouvent également, l'un et l'autre, des asiles prêts à le recevoir pour le secourir. Dans le petit nombre des malheureux que nous rencontrons, qui réclament notre secours, il s'en trouve plusieurs qui le font par désœuvrement, ou qui, souvent, ne sont dans la misère que parce qu'ils donnent dans des excès honteux ; aussi doit-on prêter la plus grande attention aux personnes à qui l'on adresse ses aumônes. Il y a même de ces malheureux assez vicieux pour aller jusqu'à imiter certaines maladies, afin d'attendrir les cœurs sensibles et voler ainsi les véritables pauvres. Je vis un jour, au bois de Boulogne, un de ces êtres méprisables, jeune et fort, imiter si bien l'épileptique, que la plupart des personnes présentes, touchées de son état, lui firent une abondante recette. Me méfiant de cet individu, je reconnus facilement que ce n'était qu'un fripon ; et malgré mes menaces de le faire arrêter si je le retrouvais trompant encore le

public, au bout de quelque temps, je le vis faire ces mêmes singeries sur le boulevard.

Lorsque le manque d'alimens est porté au plus haut point, il occasionne un des plus terribles fléaux qui puissent atteindre l'homme, c'est la disette. Heureusement que cet état cruel, dont l'idée seule fait frémir, n'est pas à redouter dans nos riches contrées, lorsque la paix y règne : la guerre seule pourrait attirer cette terrible calamité. Nous venons malheureusement d'en avoir tout récemment sous les yeux un exemple qui a fait saigner tous les cœurs sensibles. Espérons encore ici tout des progrès de l'instruction, et pensons que l'homme désormais sera assez sage pour ne pas chercher à faire périr de faim son semblable à côté des trésors immenses que lui offre la nature pour sa nourriture.

Il est certain que la disette poussée au plus haut point, entraîne nécessairement la mort du malheureux qui la supporte, s'il ne reçoit promptement du secours (1); mais lorsque le manque d'alimens n'est pas total, un grand nombre d'exemples nous prouvent que l'homme peut soutenir son existence pendant un temps très-long, avec extrêmement peu d'alimens, surtout lorsqu'il peut garder le repos. Deux cents hommes renfermés dans une ville de guerre, soutinrent leur existence pendant deux mois, en ne prenant pour toute nourriture, que de la gomme qu'ils mettaient fondre dans leur bouche; aucun ne périt de faim; le nombre des malades ne fut pas même plus considérable qu'avant, et leurs forces furent promptement réparées, lorsqu'ils purent augmenter leur nourriture.

Ceci vient à l'appui de ce que plusieurs auteurs ont déjà avancé avec raison, à ce que je pense, c'est-à-dire que la misère qui fait éprouver souvent de grandes privations aux malheureux qui se trouvent dans cette cruelle position, occasionne moins de maladies que

---

(1) J'ai vu un jeune aliéné, âgé de vingt-huit ans, qui n'est mort d'inanition qu'au bout de quinze jours, et je suis certain que, pendant cet espace de temps, il n'a mangé qu'une seule carotte crue.

l'intempérance. Cependant je suis loin de penser et de vouloir prétendre que la privation de la quantité d'alimens nécessaires à la réparation des pertes journalières, et surtout leurs mauvaises qualités ne soient pas très-nuisibles à la santé.

DEUXIÈME PARTIE.

Du régime dans les maladies aiguës.

Les précieuses recherches de MM. *Bordeu*, *Barthez*, *Corvisart*, *Chaussier*, *Bichat*, *Pujol*, et surtout, dans ces derniers temps, de M. *Broussais*, etc., paraissent avoir tracé la véritable route à suivre dans l'étude de la médecine, et l'avoir placée sur des fondemens inébranlables, en cherchant à prouver que toute maladie dépend d'un dérangement organique, qui produit un certain ensemble de symptômes propres à la faire connaître.

Ce nouveau système, dans son enfance, trouva des détracteurs et des adorateurs. Chaque parti multiplia ses recherches et ses études, pour tâcher de l'emporter sur son adversaire. Ces combats furent nécessairement utiles à la science, et la médecine physiologique reposant sur des faits palpables, matériels, par ses progrès journaliers, ne tarda pas à faire succomber ses détracteurs. Aussi ne compte-t-elle plus guère actuellement comme ennemis, que ce faible nombre d'auteurs qui se plaisent à rejeter sans raison des vérités nouvelles, pour le seul plaisir de rester fidèles à d'anciennes erreurs.

Si la route qui nous est tracée actuellement pour l'étude de la médecine est la seule que nous devions suivre, craignons de nous en

écarter; profitons de ces utiles travaux; de cet excellent esprit qui a forcé de chercher un siége à la maladie : mais gardons-nous bien de donner aveuglément dans un système, comme ces enthousiastes et ces gens peu réfléchis qui, devenant exclusifs en tout, croient que l'objet de leurs études est devenu en peu de temps d'une application facile ; ils ne voient partout qu'inflammations, veulent tout expliquer par cette affection, et se regardent comme certains, lorsqu'elle existe, de pouvoir toujours l'enlever à coups de saignées et à coups de sangsues. L'expérience prouve chaque jour que ces moyens peuvent être impuissans dans certaines circonstances ; et, si la médecine physiologique employée par des médecins instruits compte déjà tant de succès, elle en doit certainement une grande partie à ce qu'ils ont toujours grand soin d'étayer leur mode de traitement par un régime convenable, et c'est souvent à tort que l'on attribue tout le mérite de la cure aux saignées et aux sangsues, sans parler du précieux service qu'a pu rendre la diète sévère à laquelle on avait eu grand soin de soumettre le malade. Il est certain que depuis que l'on raisonne d'une manière positive, que l'on veut des faits et des choses sensibles, au lieu d'abstractions et de vaines théories, la médecine a fait de grands progrès; il ne faut cependant pas penser qu'elle est parvenue à son plus haut point de perfection; nous sommes seulement sur le bon chemin ; mais il y a encore de grandes difficultés à vaincre, et par conséquent elle exige à cet effet de pénibles et longs travaux ; l'ouverture multipliée des cadavres et l'étude approfondie de l'anatomie pathologique sont indispensables à ses progrès.

Un des points qui me paraît extrêmement difficile à décider dans le mode de traitement de la médecine physiologique, c'est de savoir, dans certaines circonstances, jusqu'à quelle époque l'on peut encore se permettre avantageusement et sans dangers, des évacuations sanguines, et le moment où il est impossible de tirer la plus petite quantité de sang sans compromettre les jours du malade. J'ai vu des médecins instruits hésiter plusieurs fois en pareille circonstance; aussi ce point, qui n'est pas

encore bien déterminé, me paraît digne des recherches de nos médecins distingués.

L'on a prétendu que, si un grand nombre d'individus s'étaient emparé de la médecine physiologique, c'était parce que son application était plus facile, et qu'elle diminuait par conséquent leurs études. Cette raison ne me paraît guère probable; car la médecine, qui s'occupe de la recherche des causes et du siége des maladies, ne me semble pas demander peu d'études; si elle compte tant d'amateurs, c'est parce qu'elle satisfait tous les esprits justes, éclairés, qui veulent agir d'après des faits et des choses palpables. Il est certain qu'elle a simplifié l'étude; mais c'est parce que l'on comprend ce que l'on étudie, et que l'on peut par conséquent travailler avec fruit.

Je considère la diète comme étant si avantageuse dans les maladies aiguës, que je pense que les évacuations sanguines manqueraient presque toujours leurs effets salutaires si elles n'étaient accompagnées de ce précieux moyen. J'ai vu plusieurs exemples à l'appui de ceci, et surtout un sur moi-même, que voici : Sur la fin du mois d'octobre, je fus atteint d'une bronchite que je ne soignai pas; le 1.er janvier, voyant qu'elle existait toujours avec la même intensité, je me déterminai à me faire faire une forte saignée, qui n'eut aucun effet salutaire, car j'eus toute la nuit une sueur froide abondante. J'étais accablé; je ne pus dormir sans faire des rêves affreux; ma toux ne fut nullement diminuée, et je la supportai avec beaucoup plus de peine, à cause de la faiblesse que m'avait occasionnée la saignée. Je crois donc que, dans cette circonstance, elle manqua son effet, parce que, passant mes examens à cette époque, je ne pus me soumettre à une diète sévère, crainte de trop m'affaiblir; seulement j'avais soin de ne boire aucunes liqueurs spiritueuses, et de me tenir à une demi-diète. Huit jours après, je mis dix sangsues sur la poitrine, qui donnèrent considérablement, et qui ne produisirent pas de meilleurs effets; seulement elles ne m'occasionnèrent aucun accident J'attribue leur manque d'effets salutaires à la même raison.

Etant persuade que la diète sévère agirait seule d'une manière effi-

cace dans peut-être un plus grand nombre de circonstances que l'on ne pense, et que son emploi non-seulement n'offre aucun danger, mais est même indispensable dans le traitement des maladies aiguës, je pense que l'on devrait toujours, dans le début d'une inflammation, ne recourir d'abord qu'à ce simple et précieux moyen de guérison. Ne serait-on pas trop heureux si l'on pouvait ainsi parvenir à guérir le malade, en lui évitant des craintes et des douleurs. Cependant, je suis loin de donner dans cet excès, et la diète ne doit être employée seule que lorsque l'inflammation est trop faible pour menacer les jours du malade; car, dans cette dernière circonstance, le médecin ne doit jamais temporiser, et tous les moyens actifs qu'il juge convenables doivent être employés avec une activité relative à la violence des symptômes et du danger qu'offre la maladie.

La diète, dans les inflammations aiguës, est un des plus puissans moyens de guérison que la thérapeutique offre à la médecine; elle est, comme je l'ai dit plus haut, indispensable dans le traitement de cette affection. Elle doit être sévère et continuée jusqu'à ce que les symptômes de l'inflammation soient entièrement disparus, si l'on veut être certain d'éviter une rechute. La diète peut être poussée peut-être plus loin qu'on ne le pense; l'expérience le prouve chaque jour. J'ai vu plusieurs malades qui, après y avoir été soumis pendant un mois et même six semaines, avaient encore conservé beaucoup plus de forces qu'on ne l'aurait soupçonné : cela tient sans doute à ce que tout cet amas de formules compliquées est actuellement éloigné avec soin du lit du malade. J'ai éprouvé sur moi-même ce que j'avance. Pour chercher à obtenir la guérison de ma bronchite chronique, étant déjà faible, je me suis mis pendant six semaines à une diète assez sévère, puisque, pendant cet espace de temps, je n'ai vécu absolument que d'eau de gruau de Bretagne et de deux litres de lait. On m'appliquait de plus, tous les cinq à six jours, une demi-douzaine de sangsues : cependant, au bout de ce temps, je pouvais encore marcher et même descendre un escalier pour aller au jardin; je ne me suis trouvé mal de faiblesse qu'une seule fois, que huit sangsues donnèrent tellement,

qu'à onze heures du soir on n'avait encore pu arrêter l'écoulement du sang par les moyens ordinairement employés.

M. *Barraud*, élève en médecine, étant atteint, en 1820, d'une inflammation violente de l'estomac, fut soumis à trois applications de sangsues et à une diète extrêmement sévère, puisque, pendant trente-trois jours, il ne but absolument que de l'eau; cependant, au bout de ce temps, il put encore se tenir sur pied. Ce traitement, si pauvre aux yeux du vulgaire, mais raisonné et méthodique pour tout homme instruit, réussit parfaitement à le rétablir. En eût-il été de même si l'on eût employé dans cette circonstance les vomitifs et les toniques, comme on ne manquait pas de le recommander autrefois?

Il est facile de faire concevoir combien la diète est indispensable dans les inflammations aiguës : en effet, dans l'état de santé, après le repas, l'estomac travaille; la vie est plus active dans toute l'économie; la respiration s'accélère; la peau s'échauffe; une douce chaleur se fait sentir à la région épigastrique; la circulation est accélérée. Dans cet état de santé, tous ces phénomènes se passent sans aucun accident; mais existe-t-il un point plus sensible, plus irrité qu'un autre, le sang s'y porte en plus grande quantité; car : *Ubi stimulus*, *ibi fluxus;* et l'inflammation, qui, avant le repas, était trop peu considérable pour produire la fièvre, se trouvant augmentée après, peut l'occasionner; c'est ce qui se remarque ordinairement. Si le malade continue à manger la même quantité d'alimens avec cette disposition, il y a beaucoup de danger que l'affection n'augmente, ou qu'étant sans cesse entretenue par cette quantité de nourriture, elle ne passe à l'état chronique; mais s'il est soumis à une diète sévère, les pertes ne se réparant plus, les forces ne tardent pas à languir; l'activité de la vie diminue, à cause du ralentissement de la circulation; et l'abondance du sang se trouvant beaucoup moins considérable dans la partie enflammée, elle est placée dans un état favorable à la résolution (1).

---

(1) L'abstinence active l'absorption interstitielle, voilà pourquoi la diète fa-

Lorsqu'une personne éprouve, après le repas, de légers symptômes d'inflammation, tels que de l'augmentation de chaleur, de l'accélération dans le pouls, etc., d'après ce que nous venons de dire plus haut, il est extrêmement essentiel qu'elle se mette à la diète jusqu'à ce que son état naturel soit revenu. L'homme qui serait assez sage pour observer ce divin précepte, pourrait certainement prévenir des maladies qui peuvent devenir longues et dangereuses. Pourquoi donc ne pas le faire, puisque cette simple précaution peut offrir les plus grands avantages, et qu'elle ne peut jamais occasionner le plus léger inconvénient? Soyons sages et prudens, et nous aurons moins à souffrir. Un médecin distingué a dit en mourant : « Je laisse deux grands médecins après moi; la diète et l'eau. » Cette judicieuse observation se trouve vraie pour toutes les maladies aiguës.

Lorsque, dans une inflammation, un malade a été soumis à la diète pendant un certain temps, et que sa maladie paraît guérie, il faut prêter la plus grande attention à la quantité et à la qualité des alimens qu'on lui permet; c'est à cette époque que, malgré sa guérison, le médecin doit le suivre avec le plus grand soin, et ne jamais oublier qu'il vaut mieux, dans cette circonstance, être chiche d'alimens que trop prodigue. Des imprudences dans le régime produisent souvent des rechutes plus terribles que la première affection. Il faut donc ne pas se laisser gagner par l'appétit du malade, ne lui permettre que lentement l'augmentation de ses alimens, et le prévenir, ainsi que les personnes qui l'entourent, du danger auquel il serait exposé s'il ne suivait pas exactement ce conseil; car souvent, dans l'intention de diminuer la longueur de la convalescence, on pourrait l'engager à négliger les précautions indiquées par le médecin; et comme on se laisse aller facilement à son penchant, ces conseils lui deviendraient peut-être extrêmement nuisibles.

C'est donc dans le premier moment où l'on permet une légère

---

vorise si bien la résolution des maladies, et surtout des maladies aiguës. (*Rostan*, Dict. de méd. art. alim.)

augmentation d'alimens au malade, que le danger est le plus grand ; car l'estomac, se reposant depuis long-temps, et n'étant pour ainsi dire plus habitué au contact des substances alimentaires, est beaucoup plus impressionnable; mais une fois que petit-à-petit il s'est accoutumé à digérer, et qu'il fait bien ses fonctions sans occasionner aucun accident, il n'y a pas d'inconvénient à lui permettre de satisfaire son appétit, malgré qu'il soit ordinairement toujours beaucoup plus considérable qu'il ne l'était dans son état naturel. Ce violent appétit cesse lorsque toutes les pertes que le malade a éprouvées se sont réparées, et alors tout est rentré dans son état naturel.

Il me paraît peu utile, au point où en est actuellement la science, de dire ce que j'entends par diète : cependant, comme j'ai vu plusieurs médecins qui ne donnaient pas la même valeur à ce mot (1), je dirai que j'entends par diète la privation de tous alimens liquides ou solides, mais non la privation de boissons non excitantes; car sans elles le dessèchement de la membrane gastro-intestinale en produirait l'inflammation. Elles ont, au contraire, l'avantage d'humecter la membrane muqueuse sans surcharger l'estomac, sans exciter les forces digestives, et elles produisent sur l'économie un bienfait général, en

---

(1) Lorsque je commençai l'étude de la médecine, je suivis chaque jour régulièrement, pendant trois années consécutives, un hôpital de province. A cette époque, lorsque le médecin mettait un malade à la diète, on ne manquait jamais de lui donner trois bouillons gras par jour ; un le matin, un à midi et un le soir. Il me paraît que, pour un malade atteint d'inflammations violentes, qui, ne sortant pas du lit, perd par conséquent très-peu, cette diète n'était guère capable de diminuer son affection, et de mettre les parties enflammées dans une disposition favorable à la résolution. Aussi voit-on avec un plaisir extrême que le médecin qui est à la tête de cet hôpital actuellement, a entièrement changé cet ancien mode de traitement. Ce médecin, aussi zélé qu'instruit, ne craignant jamais ses peines lorsqu'il s'agit de se maintenir au niveau des progrès de la science, fait chaque jour ressentir les bienfaits de ses pénibles études aux malheureux qui viennent réclamer ses services, en les délivrant de maladies qui, traitées comme autrefois, auraient certainement pu devenir mortelles.

introduisant dans le sang une grande quantité de particules aqueuses. La diète ne peut donc jamais être complète, car l'eau même est nourrissante. Il faut prêter beaucoup d'attention aux qualités des boissons que l'on permet aux malades; non-seulement, dans les inflammations aiguës, il ne faut pas qu'elles soient irritantes, mais encore il faut que leurs qualités nutritives soient proportionnées à la violence de la maladie; car il existe des inflammations si violentes de l'estomac, que l'eau pure, donnée même par cuillerées, est rejetée pendant quelque temps : l'on conçoit donc combien il serait dangereux, dans cette circonstance, d'entretenir cette irritation par des boissons nourrissantes. En outre, dans les inflammations de la membrane muqueuse gastro-intestinale, la diète doit être plus sévère que dans aucune autre, parce que tout ce que prend le malade se trouve en contact immédiat avec la membrane enflammée.

On voit avec peine qu'un certain nombre de médecins, ne mettant pas le bouillon au nombre des alimens, sont certainement loin de le regarder comme stimulant; aussi, lorsqu'ils prescrivent la diète, ils ne prétendent point en priver le malade, et croient même déployer beaucoup de sévérité en n'accordant que de légers potages. (Dict. abr. de méd., tom. 6, p. 57). Il faut espérer que les écrits périodiques en médecine, si favorables aux progrès de cette science, et si utiles pour entretenir tous les médecins au courant des progrès qu'elle fait chaque jour, en les instruisant de toutes les nouvelles découvertes, corrigeront ces abus, et qu'à force de crier la vérité, chacun l'entendra enfin.

TROISIÈME PARTIE.

Du régime dans les maladies chroniques.

L'INFLAMMATION aiguë peut se terminer de bien des manières; mais je ne dois parler ici que d'une seule de ses terminaisons, c'est de son passage de l'état aigu à l'état chronique, et de l'avantage qu'offre le régime dans le traitement de cette affection.

Il existe une grande différence entre l'inflammation aiguë et l'inflammation chronique. Dans la première, les vaisseaux capillaires qui sont gorgés de sang n'ont pas encore perdu leur force vitale, ils peuvent réagir et se débarrasser des fluides qui les distendent : la nature manifeste sans cesse ses bienfaisans efforts, pour qu'il en soit ainsi et que l'inflammation se termine par résolution; aussi cet état ne peut durer long-temps, et, si elle ne peut se défaire elle-même de cette affection, il faut que l'art emploie de prompts moyens pour la secourir. Dans l'inflammation chronique, au contraire, les vaisseaux capillaires étant distendus depuis long-temps, ont perdu leur force vitale, et ne peuvent réagir pour se débarrasser des fluides qui les distendent; ce qui fait que les parties ne se trouvant plus dans un état favorable à la résolution, la membrane muqueuse s'épaissit. La nature ne peut, comme dans le premier cas, manifester ses bienfaisans efforts; aussi cette affection tend nécessairement à s'étendre et à s'accroître, surtout si l'art ne vient au secours du malade. Cette raison suffit, je crois, pour faire concevoir combien la guérison des inflammations chroniques doit être longue et difficile à obtenir.

Puisqu'il y a une grande différence entre les maladies aiguës et les chroniques, leur traitement doit par conséquent différer; et, s'il doit être prompt et de peu de durée dans les premières, ce n'est que par un traitement extrêmement long et strictement observé, que l'on peut espérer de guérir les secondes. En effet, est-ce en peu de temps et par les efforts perturbateurs d'un traitement actif, que l'on peut espérer de parvenir à détruire des altérations aussi profondément enracinées et aussi anciennes? Je ne le pense pas; car ces maladies étant comme identifiées avec la constitution des organes, ne peuvent être guéries que par une sorte de rénovation générale du système vivant des parties affectées. Or je crois que le régime seul a le pouvoir d'opérer cette grande mutation (1).

Sydenham s'était déjà aperçu de cette vérité, puisqu'il dit: (*Tractat. de Podagr.*) *Cùm in morborum chronicorum quàm plurimis causa ejus in habitum, et novam quasi naturam transiverit, nemo sanus existimaverit leviculam aliquam, ac momentaneam, alterationem sanguini atque humoribus à, quolibet sive remedii, sive victûs genere superinductam, curationis scopum posse attingere, at verò corporis habitus omnis aliò traducendus est, atque homo integer deinceps quasi novus incude refingendâ.*

Il est facile à concevoir, que le régime dans les maladies chroniques, ne peut être le même que dans les maladies aiguës; en effet, celles-ci ne pouvant être de longue durée, l'on peut et même l'on doit tenir le malade à une diète très-sévère pendant toute la durée de la maladie; tandis que celles-là se prolongeant toujours plusieurs mois et même quelquefois plusieurs années, on est obligé de nourrir un peu le malade pour soutenir légèrement ses forces, et si souvent l'on ne parvient pas à guérir les inflammations chroniques, c'est sans doute parce que

---

(1) C'est ainsi qu'un homme, étant jeté dans un cachot, et ne recevant pour soutenir son existence qu'un peu de pain et d'eau, devint extrêmement maigre; et par la grande mutation qui s'opéra alors dans son économie animale, se délivra de la goutte à laquelle il était sujet. (*Ramazzini*, annal. in lib. lud. Cornelii.)

l'on ne peut soumettre le malade à la diète, pendant un temps assez long.

Une personne est-elle donc atteinte d'une inflammation chronique? il faut la nourrir le moins possible, et même la mettre à la diète aussi long-temps que ses forces le permettent; lorsqu'elle est extrêmement faible, il ne faut encore augmenter ses alimens que très-insensiblement, et porter beaucoup d'attention à leurs qualités; ils doivent être légers, de digestion facile, peu nourrissans et surtout nullement irritans, ces alimens doivent être choisis parmi les mucilagineux, les fécules, etc. Comme le besoin de réparer est relatif à nos pertes, et que dans cette circonstance, on ne peut permettre que très-peu d'alimens au malade, il faut qu'il cesse tout travail, tout exercice un peu actif, et observe soigneusement le repos; cette précaution est indispensable. Il ne faut pas faire attention à l'amaigrissement du malade; cet état est nécessaire à sa guérison, et n'offre aucun danger lorsque c'est le régime qui l'a occasionné. En effet, si vous venez à bout par ce moyen de détruire la sensibilité de l'organe affecté, et en un mot de guérir le malade; étant pour lors à même de lui permettre des alimens, il a bientôt recouvré toutes ses forces et son embonpoint ordinaire. Mais jusqu'à ce que la sensibilité de l'organe soit entiérement enlevée, le médecin doit porter la plus grande attention à la quantité d'alimens qu'il permet au malade; il vaut mieux qu'il en soit avare que prodigue; leur augmentation doit être beaucoup plus lente ici, que dans les affections aiguës; car, les inflammations chroniques, ayant attaqué plus profondément l'organe affecté, leurs traces sont beaucoup plus longues à disparaître, et lorsqu'elles ne le sont pas entièrement, l'augmentation trop considérable d'alimens pourrait occasionner une rechute, qui nécessiterait de nouvelles précautions, et qui, loin de diminuer la longueur de la convalescence du malade, l'augmenterait. Il est certain que si plusieurs personnes ne guérissent pas par ce moyen, c'est parce qu'elles ne veulent pas s'y soumettre pendant un temps assez long. Il faut s'être trouvé dans cette position cruelle, pour savoir combien il faut de fermeté et de courage pour observer, pendant très-long-temps, un régime

strict, surtout lorsque l'on a un appétit dévorant. Ce besoin vous poursuit partout et vous tourmente sans cesse, il faut toujours combattre ce désir ; et il est d'autant plus difficile d'obtenir des malades, pendant un temps nécessaire, cette privation, que le changement favorable n'arrivant que très-lentement dans cette cruelle maladie, ils croient que ce moyen n'est pas propre à les guérir, s'ennuient, se découragent, et, après l'avoir suivi pendant quelques mois, le quittent quelquefois au moment où ils allaient commencer à ressentir ses divins effets. L'on doit donc toujours faire concevoir au malade et aux personnes qui l'entourent, qu'il ne peut obtenir sa guérison que par la persévérance avec laquelle il observera strictement le régime qui lui est indiqué. L'on doit aussi ne jamais oublier de l'avertir du danger qu'il y aurait à l'abandonner prématurément. Moi-même, me trouvant dans cette position, et connaissant le danger de ma maladie si je n'observais strictement le régime, je n'ai pu, malgré cette forte raison, m'empêcher de succomber deux ou trois fois ; et, si j'ai assez de fermeté pour le suivre actuellement, c'est parce que je me suis aperçu que je n'ai pas succombé une seule fois impunément ; et sans augmenter beaucoup les symptômes de ma maladie. Je rappellerai ici ce passage de *Celse* (Med., lib. 3, cap. 1.) : *sic tamen, ut in acutis morbis citò mutetur, quod nihil prodest : in longis, quos tempus ut facit, sic etiam solvit, non statim condemnetur, si quid non statim profuit : minùs verò removeatur, si quid paulum saltem juvat ; quia profectus tmpore expletur.*

Cependant, je préviens qu'il n'est pas toujours nécessaire, dans le traitement d'une inflammation, d'attendre, pour permettre quelques légers alimens au malade, que le pouls ait repris sa lenteur ordinaire ; car l'on attendrait souvent en vain ; la cause de cette accélération provenant quelquefois de la vacuité même de l'estomac, et du besoin d'alimens réparateurs dans lequel se trouvent les organes affaiblis par une longue abstinence. On doit prêter la plus grande attention dans cette circonstance très-fréquente, pour ne pas la confondre avec les vestiges d'une inflammation mal résolue.

Il est aussi étonnant que pénible de voir, au point où en est la science, des auteurs, dans des ouvrages récemment publiés, recommander l'usage des amers et des toniques dans les inflammations chroniques, et les vanter comme ayant obtenu de grands succès dans ces affections. Je ne sais dans quelle circonstance l'observation a pu prouver en leur faveur; aussi ne suis-je nullement de cet avis; parce je les ai vus constamment occasionner l'augmentation des symptômes, lorsqu'on les employait dans ces affections, et produire toujours de mauvais résultats, si l'on en continuait l'usage pendant quelque temps. Étonné de ne les avoir jamais vus réussir, et de lire chaque jour des auteurs qui les recommandaient, j'ai tenté leur emploi quatre à cinq fois dans ma bronchite chronique, pour chercher à m'assurer quelle était leur manière d'agir dans ces affections. J'en ai toujours éprouvé de très-mauvais effets : il m'a été impossible de ne prendre même qu'une seule fois dans la journée le plus léger amer, où même seulement des aromatiques, sans éprouver une chaleur extrêmement forte et insupportable à l'estomac, sans que ma fièvre ne soit beaucoup augmentée, et en un mot que ma toux et tous les symptômes de mon inflammation chronique ne soient considérablement exaspérés. Je pense donc, d'après ces faits, que cette méthode de traiter les inflammations chroniques est peu méthodique, et loin d'être utile ne peut qu'être nuisible. C'est certainement ce mauvais mode de traitement, par son manque de réussite dans ces affections, qui les a fait regarder autrefois comme étant toutes mortelles.

La manière, dont on traite ces maladies actuellement, offre chaque jour des succès vraiment étonnans; et ce nouveau mode de traitement, aussi rationnel que méthodique, est peut-être un des plus grands bienfaits que nous devions aux succès de la médecine philosophique. Je me contenterai de rapporter, à l'appui de ce genre de traitement, l'observation que j'ai prise sur moi-même, et une que mon ami le docteur *Prost*, exerçant la médecine à Passy, a eu la complaisance de me communiquer; je pourrais encore en citer trois ou quatre à ma connaissance, mais je pense que ce serait prolonger inutilement ma thèse.

J'ai déjà dit que, sur la fin du mois d'octobre, je fus atteint d'une bronchite, qui, étant négligée à cause de mes examens que je passais à cette époque, devint sans doute chronique par cette raison. Tout l'hiver je souffris de cette cruelle maladie, sans cesser pour cela mon travail, parce que j'étais extrêmement pressé de terminer mon état; cependant, au mois de janvier, voyant que ma maladie, loin de diminuer, empirait, je me déterminai, tout en continuant mes études, à tâcher de m'en débarrasser; et, sans prendre aucun conseil, je me fis faire, à cette époque, une forte saignée. Huit jours après, je m'appliquai dix sangsues qui donnèrent considérablement, puis ensuite un large vésicatoire sur la poitrine; mais, comme je passais mes examens, crainte de trop m'affaiblir, je ne pus me soumettre à un régime diététique, seulement j'observai une demi-diète, et je ne prenais aucune liqueur spiritueuse. Ces moyens n'ayant nullement amélioré mon état, je me déterminai à prendre quelques conseils de personnes jouissant d'une certaine réputation; et c'est d'après elles que je tentai pour lors l'usage des amers, des légers toniques, des sudorifiques, des stimulans diffusibles, et des rubéfians sur la peau, ayant soin en même temps de prendre une alimentation peu abondante, mais tonique, telle qu'elle m'était ordonnée, crainte que mes forces ne s'affaiblissent et que l'on ne puisse les relever. Heureusement que m'apercevant bientôt que ces moyens, loin d'améliorer mon état, lui étaient nuisibles, et en exaspéraient les symptômes, je ne tardai pas à les abandonner, dans l'intention de suivre un traitement tout-à-fait opposé. Aussi le premier mai, mes examens étant terminés, je vins habiter un appartement dans le bois de Boulogne, avec cette intention (1). A cette époque, une fièvre continuelle, avec une forte exacerbation, accompagnée de chaleur brûlante à la peau, et suivie, pendant toute la nuit, d'une sueur très-abondante, surtout sur la poitrine, m'affai-

(1) Là, mon ami le docteur *Prost* a suivi ma maladie avec un zèle que l'amitié seule peut inspirer; aussi, c'est avec bien du plaisir que je profite de cette occasion pour lui témoigner publiquement ma reconnaissance.

blissait de jour en jour, aussi étais-je extrêmement maigre et pâle. Aussitôt arrivé à la campagne, je me soumis à une diète sévère; pendant six semaines, je ne pris absolument que de l'eau de gruau de Bretagne pour toute nourriture et pour toute boisson ; de plus, tous les six ou sept jours, je m'appliquais sur la poitrine une demi-douzaine de sangsues. Il est facile de penser qu'après ce traitement j'étais extrêmement faible. Les huit dernières sangsues que je plaçai, occasionnèrent une perte considérable de sang, l'on eut beaucoup de peine à arrêter l'hémorrhagie; aussi le soir il m'était impossible de faire le moindre effort dans mon lit sans me trouver mal. Au bout de ce traitement, tous les symptômes de ma maladie furent diminués, je toussais beaucoup moins, l'expectoration fut moins abondante, mon pouls beaucoup ralenti, et la chaleur ainsi que la fièvre, devinrent nulles le matin et à peine sensibles le soir; en un mot, j'éprouvai un mieux extrêmement sensible. Pour lors je commençai à prendre un peu de lait le matin, et une bouillie à midi ; au bout de quelques jours je repris assez de forces pour pouvoir aller au jardin jouir de l'air de la campagne; je continuai pendant long-temps cette demi-diète; je ne l'augmente que très-lentement, et, malgré que je sois encore à un régime peu nourrissant, que j'observe strictement, je sens chaque jour mes forces renaître avec beaucoup de rapidité. Comme, d'après ce que j'ai observé sur moi-même, je pense devoir ma guérison, pour ainsi dire, entièrement au régime, je répète encore que les moyens les mieux appropriés pour la guérison de cette maladie, manqueraient presque leurs effets salutaires sans son précieux secours, et que l'on détruirait aussi, pour ainsi dire, toujours les effets salutaires du régime lui-même, si l'on employait, conjointement avec lui, des médicamens capables de nuire à ses bienfaits.

Madame Laurette, âgée de trente-trois ans, cantatrice à l'Opéra, vint habiter, il y a deux ans, dans le bois de Boulogne, le même appartement que celui que je viens d'occuper, dans l'intention de se guérir de la même affection que moi; seulement, d'après son physique, qui était pour lors déplorable, l'on pouvait facilement juger que sa

maladie était des plus profondément enracinées, au point que mon ami, appelé pour la soigner, n'espérait aucune guérison ; et que tous ceux qui la voyaient pensaient qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre. A cette époque, elle offrait les symptômes suivans : Maigreur extrême ; la peau, d'un jaune-pâle, était brûlante au toucher ; la fièvre était continuelle ; une expectoration abondante, épaisse, floconneuse, contenant par fois une certaine quantité de sang, et ne pouvant avoir lieu qu'après de violentes secousses de toux, tourmentait sans cesse la malade, surtout matin et soir, époques où elle était plus abondante que dans le reste de la journée ; l'auscultation faisait reconnaître, au lobe supérieur du poumon gauche, dans une assez grande étendue, un râle crépitant; une sueur excessive l'inondait toute la nuit; enfin, la malade était si faible qu'elle ne pouvait se tenir sur ses jambes. Arrivée à Passy, elle fut soumise de suite au traitement suivant : une faible saignée du bras, en rapport avec son énergie vitale, fut le seul traitement que l'on unit au régime, qui se composait simplement d'une boisson contenant un mucilage végétal, rendue quelquefois plus nourrissante, par l'addition de quelques cuillerées de lait, lequel ne fut que très-lentement augmenté. De plus, sur la fin de sa maladie, elle prit, de même que moi, quelques narcotiques, pour achever de détruire en totalité la sensibilité du poumon, et la fréquence du pouls, qui persistaient après la cessation des symptômes inflammatoires. Au bout de quatre mois de traitement, la malade avait déjà repris des forces, un peu d'embonpoint ; et, après un an, son rétablissement fut complet. Cette dame renonça pour lors à son état de cantatrice, alla habiter Belleville, où elle est actuellement remarquable par son embonpoint et sa bonne santé.

Les révulsifs peuvent encore offrir quelques avantages dans les inflammations chroniques ; mais il faut prêter une attention toute particulière aux symptômes que présente la maladie, lorsque l'on veut tenter leur emploi; car, si les symptômes d'irritation ne sont pas, pour ainsi dire, totalement disparus, et qu'il y ait encore le soir de la chaleur et de l'accélération dans le pouls, ils sont presque toujours extrêmement nui-

sibles. J'ai éprouvé sur moi-même leurs funestes effets dans cette circonstance ; car, après ma saignée et mon application de sangsues dans ma bronchite, je crus, sur la fin de janvier, à cause de sa chronicité, pouvoir me permettre l'application d'un large vésicatoire sur la poitrine. Pendant son application, l'irritation fut si vive que la révulsion eut lieu, et je me trouvai par conséquent beaucoup soulagé. Mais cet état ne dura qu'un instant ; bientôt l'irritation n'étant plus assez forte, la révulsion n'eut plus lieu ; il se fit alors une réaction, et tous les symptômes de mon affection, loin d'être diminués par ce moyen, furent augmentés. Aussi, jusqu'à cette époque, mes crachats n'avaient jamais présenté la moindre trace de sang; et, trois ou quatre jours après l'application de mon vésicatoire, mon expectoration en offrait une assez grande quantité : elle en fut plus ou moins teinte pendant deux mois, espace de temps que j'entretins mal-à-propos ce vésicatoire, car trois ou quatre jours après sa guérison, il n'en reparut pas le moindre vestige dans mes crachats.

« Les stimulans, les phlegmasiques, de quelque manière qu'on « les mette en usage, accroissent l'intensité des phénomènes sympa- « thiques, excepté lorsque, produisant une suppuration permanente, « on les emploie dans l'inflammation chronique; encore dans ce « cas parviennent-ils à augmenter la circulation et l'irritabilité ner- « veuse de temps à autre, ou même d'une manière assez continue ou « assez intense pour qu'on soit par fois obligé d'y renoncer. Ceux dont « l'action est intense, mais passagère et circonscrite, doivent être pré- « férés (Dict. méd. art. infl.) ».

Je dois prévenir ici que je pense qu'il existe une grande différence dans le traitement de l'inflammation chronique de la membrane muqueuse laryngo-bronchite et celui de la membrane muqueuse gastro-intestinale : en effet, dans le traitement de la première, à moins que le malade ne soit d'une faiblesse extrême, ou que d'autres fortes raisons ne viennent l'empêcher, on peut encore souvent, si on le juge convenable, se permettre des évacuations sanguines relatives aux forces du malade ; parce que la membrane gastro-intestinale étant saine, l'on

peut facilement refaire du sang et augmenter les forces du malade, en lui permettant de prendre une quantité un peu plus forte d'alimens; tandis que, si c'est la membrane gastro-intestinale qui est atteinte d'inflammation chronique, et que le malade soit déjà faible, l'on ne peut se permettre même de légères évacuations sanguines sans lui faire encourir de grands dangers, et quelquefois sans hâter sa mort, parce qu'une fois que vous l'avez trop affaibli par ce moyen, si vous n'êtes parvenu à guérir cette affection, il n'est souvent plus en votre pouvoir de rétablir ses forces; car, en effet, l'estomac étant un organe qui travaille sans cesse dans la digestion, s'il est enflammé, il est impossible d'augmenter les alimens sans augmenter la maladie. Le régime est donc à peu près, dans cette cruelle affection, le seul moyen que l'on puisse employer pour en tenter la guérison: mais il ne faut jamais oublier que, dans cette circonstance, il doit être beaucoup plus sévère que dans toute autre, et suivi avec constance jusqu'à la guérison complète de la maladie; car toutes les substances que le malade prend, étant en contact immédiat avec la membrane affectée, leurs qualités irritantes, ou l'augmentation prématurée de ces substances, augmentent nécessairement l'inflammation.

M. *Trébat* (th. inaug.) rapporte avec beaucoup de détails une observation venant à l'appui de ceci, et qu'il a prise malheureusement sur lui-même. Je me contenterai de dire, sans la rapporter, à cause de sa longueur, qu'après s'être mis vingt sangsues sur la région épigastrique, dans l'intention de se guérir d'une inflammation chronique de l'estomac, elles lui occasionnèrent de terribles accidens; aussi ne put-il les vaincre et guérir de sa maladie, qu'au bout de six mois d'un régime le mieux approprié, et suivi strictement avec une constance inébranlable.

Mon intention n'ayant jamais été que de parler principalement de l'avantage du régime dans les affections dont je me suis occupé, et non des autres moyens convenables que la thérapeutique offre encore, et que l'on peut souvent joindre avec avantage au régime dans leur trai-

tement, je termine ici ma thèse, des circonstances pressantes ne me permettant pas même de me résumer.

Si j'ai commis un grand nombre d'erreurs, c'est de bonne foi; je n'ai jamais eu que l'intention d'énoncer ma manière de voir, parce que je crois que tout médecin, avant d'être appelé pour guérir son semblable, le doit à la société. Aussi est-ce avec bien du plaisir et sans honte que j'avouerai et abjurerai mes erreurs, lorsque de meilleurs raisonnemens et une mûre expérience me les auront fait connaître.

HIPPOCRATIS APHORISMI

I.

Ubi igitur peracutus est morbus, statim extremos habet labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est. Ubi verò non, sed pleniorem victum exhibere licet, tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit. *Ibid.*, *aph.* 7.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

In exacerbationibus cibum substrahere oportet; exhibere enim, noxium est : et quæcumque per circuitus exacerbantur, in exacerbationibus substrahere oportet. *Ibid.*, *aph.* 11.

IV.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò, ætate consistentes; minimè adolescentes: omnium minimè, pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid.*, *aph.* 13.

V.

Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt, hyeme facillimè, deindè vere. *Ibid.*, *aph.* 18.

VI.

Et quâ corporis parte inest sudor, ibi morbum esse indicat. *Sect.* 4, *aph.* 38.